

Petits arrangements avec les territoires des morts

PHOTO • Dans «Under Cover» de Virginie Rebetez, des pierres tombales recouvertes se font étranges sculptures.

A l'heure de la mise en terre de Nelson Mandela et des dépouilles anonymes de 350'000 victimes fauchées annuellement par le sida en Afrique du Sud, pays le plus touché au monde par la pandémie, il n'est pas vain d'interroger autrement les lieux de rencontre entre vivants et morts. Accompagnée d'un photographe sud-africain servant moins de Virgile que de coach, la Valaisanne Virginie Rebetez découvre le cimetière le plus étendu de Soweto, Avalon, dont le nom s'inspire du cycle de la légende arthurienne marquant un lieu insulaire identifié à l'au-delà. Les inscriptions traditionnelles (nom, dates, épitaphe) y sont parfois dissimulées. *Under Cover* détaille un rituel funéraire. Dès la pierre tombale fichée en terre, les proches du mort la recouvrent avec sacs, bâches et tissus. Un état qu'elle conserve jusqu'à la cérémonie du dévoilement, ce qui peut induire un temps allant de quelques semaines à plusieurs années. Car ce moment rituel est d'un coût élevé et des raisons financières expliquent ce temps de latence, où le disparu évolue dans des limbes sans identité assurée. Ce figement temporel ne permet pas à la famille de reconnaître pleinement l'état de défunt. «J'ai été fascinée par ces statues funéraires. Le noir du fond d'image a été choisi comme une couleur inspirante, aspirante qui suggère le vide approprié de la mort. Par ce processus d'appropriation du sujet photographié, les tombes emballées acquièrent un statut et une identité autres», explique la photographe. On est alors proche de la statue d'art remise dans un espace muséographique, de l'art brut ou de l'installation plasticienne contemporaine.

Du visible à l'invisible

Autour de l'identité fragmentée et de la clinique du deuil et de la disparition, la photographe dessine de passerelles fusionnant réalité et mémoire, archives et amorces de fictions. «Le geste d'enlever, de découvrir est éminemment symbolique, comme celui de mettre au jour, en lumière avec la dimension d'acception et de résilience qui l'accompagnent. Si l'enterrement célèbre une vie sur terre, le dévoilement, permet, lui, de débiter une autre existence post mortem», relève la photographe. Au fil de son travail antérieur, le spectateur découvre les anonymes faisant appel à Dignitas, qui aide au suicide, (*Infangstrasse 12*), des personnes précarisées décédées dans la solitude à Amsterdam, dont elle prolonge notamment les actions après leur disparition (*Flirting with Charon*, et *The Fair*). On croise également des inconnus décédés et que la police de Los Angeles nomme John ou Jane Doe suite à un crime (*Visiting Jane* et *Casting Jane*).



Une pierre tombale en attente de la cérémonie de dévoilement.

Concernant la série photographique *Flirting with Charon* présentée en 2012 à Bienne dans le cadre de l'exposition collective *The Breath On Our Back*, la coresponsable de la manifestation, Danaé Panchaud explique: «Cette série joue sur plusieurs types de transgressions. Ainsi la photographe va-t-elle poser dans des appartements de personnes récemment décédées. Elle enfille leurs habits, dort dans leur lit. Partant, elle recrée une sorte de mémoire fictive, qui tient à la fois de l'intrusion et de l'hommage. Puisque ces gens sont décédés dans une solitude absolue, elle leur rend une vie, fabrique des souvenirs.»

On peut comparer certaines dimensions du travail de Virginie Rebetez avec la démarche de la photographe américaine Taryn Simon. Cette dernière mène une série d'investigations autour de thèmes tels que la police criminelle, la sécurité aéroportuaire, les liens du sang et le secret, en leur associant un large éventail d'aspects identitaires, sociaux, généalogiques, héréditaires, signalétiques. Dans cette veine, la jeune femme emprunte à une démarche scientifique et des méthodes techniques dans l'étude des traces. Elle fonde son approche sur la notion d'archives et vie défunte à prolonger, qu'elle traite à la fois comme un cadre conceptuel et une métaphore de l'expérience contemporaine. «Devenant portraits anonymes, les détails des éléments utilisés pour le voilement,

deviennent comme des indices proposés à la lecture de ces identités cachées, devenues, d'une certaine manière, génériques», écrit la photographe.

Interrogeant la persistance et les rémanences mortuaires au sein du vivant des sociétés, les réalisations se situent à la frontière sans cesse déplacée entre l'archive ressuscitée dans un autre contexte que celle qui l'a vu naître et vivre, l'autofiction et une enquête sur la disparition d'anonymes, la perte et l'oubli. La mémoire stocke du visible quand l'oubli accumule de l'invisible. C'est cette contradiction qui n'est qu'apparente que tente d'articuler les séries photographiques signées de la jeune femme. Réalité de l'irréel, présence de l'absence, bruissement d'un roulis tour à tour désespéré et apaisée qui déporte la langue, ici des images, en deçà d'elle-même. «Mon travail photographique s'associe moins à la mort, au deuil qu'aux questions d'identités, d'appropriation de réalités aux contours flous et incertains balancées entre plusieurs mondes, dont ceux des vivants et des morts, du quotidien et du surnaturel.» On se souvient que Rilke insistait sur le fait que ce n'était pas encore assez d'avoir des souvenirs mais qu'il fallait surtout savoir les oublier! Savoir les porter en terre d'oubli et qu'ils y perdent jusqu'à leur nom, ajoutait-il, afin qu'ils «deviennent en nous sang, regard, geste».

La démarche de recoudre le tissu de vies interrompues pour qu'il se réactive autrement dans le réel recomposé, de le prolonger et mettre en échos peut ramener au travail de Sophie Calle avec ce thème de la disparition de personnes, dont l'existence est avérée par quelques traces et dont l'absence est enregistrée par la photographie, constitue aussi un thème de prédilection chez Virginie Rebetez. Parfois à la manière du photographe français Bruno Serralongue, la jeune femme ne colle à aucun événement, à contre-courant de ce qui anime souvent les reporters. Persuadée que l'on ne se souvient pas de l'événement lui-même, mais de sa représentation, elle oppose au mythe de l'«instant décisif» et de l'immersion au cœur de l'action, un point de vue décalé et sensiblement hors champ. Une approche dilatée du sujet qui est moins une mise en crise des pratiques du système de l'information et de son régime documentaire habituel qu'une tentative de refigurer les traces d'une réalité tue et peut-être de corps défunts. Pour l'artiste, «le réel est l'oublié du visible: il faut que le voyant oublie d'abord le visible», comme le relève l'écrivain Bernard Noël. ■

Bertrand Tappolet

Exposition *Under Cover* jusqu'au 19 janvier au Photoforum Pasquart, Bienne; Site de l'artiste: www.virginierebetez.com